compromettant pour la sécurité publique de réclamer le bénéfice de la clémence de ces mêmes lois pour l'auteur d'un crime atroce, commis pendant le désordre *fugitif et volontaire* (ne l'oublions pas) des facultés de l'intelligence.

Quiconque méprise les lois salutaires de la tempérance, commet, sous l'influence de la boisson, un acte *originellement* réprouvé et ne peut échapper aux coups d'une double accusation ; car il y a mal dans la cause et mal dans l'effet. Ceci est élémentaire, tellement élémentaire que les anciens l'ont dit, l'ont écrit et l'ont enseigné. M. Deute le sait lui-même ; mais comme il est toujours bon de répéter de bonnes choses, affirmons de nouveau avec Aristote et Quintilien que loin de regarder l'ivresse comme excuse, nous la regardons comme une aggravation du crime. "L'ivresse, disaient-ils, est un état de dégradation volontaire ; on ne peut trouver dans sa propre dégradation un moyen de justification ; on ne peut se créer à soi-même une excuse ; l'ivrognerie aggrave le crime au lieu de l'excuser ; et il y a lieu d'appliquer deux peines, l'une pour le fait coupable, l'autre pour l'ivresse." Et l'histoire de la jurisprudence de ces temps éloignés nous montre l'application de cette opinion dans la pratique.

En consultant Blackstone, on voit que les lois anglaises considèrent l'ivresse comme aggravant l'offense plutôt que comme servant d'excuse pour un délit criminel quelconque ; cet auteur éminent cite Sir Ed. Coke, qui dit : "*Un ivrogne est un voluntarius dæmon* ;" le vice de l'ivrogne ne lui donne pas un privilège ; le mal quelconque ou l'offense qu'il commet n'en est que plus grave, si cet homme est ivre.

Et le recommandable A. S. Taylor, d'accord avec ce qui précède fait cette remarque : "It is obvious that if drunkenness were to be readily admitted as a plea of irresponsibility, three-fourths of the whole of the crimes in this country would go unpunished."

En enlevant à l'ivrogne toute responsabilité dans les crimes qu'il peut commettre, nous verrons les bancs de nos